Document generated on 05/15/2024 9:50 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Élodie H.
ou Le juste retour des choses

Louis Jolicoeur

Number 39, Winter 1989

La solitude

URI: https://id.erudit.org/iderudit/16125ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Jolicoeur, L. (1989). Élodie H. ou Le juste retour des choses. *Moebius*, (39), 55–58.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ÉLODIE H.
ou
LE JUSTE RETOUR DES CHOSES

Louis Jolicœur

Émir n'en pouvait plus. Chaque coin de rue le ramenait à elle. Les souvenirs, qui n'avaient guère eu le temps de devenir souvenirs, lui revenaient à tout moment. Il transformait chaque objet, interprétait chaque son, devenait de moins en moins capable d'effacer, de s'abstraire, de rire des choses simples et des grandes bêtises.

Elle était partie depuis deux semaines. Il savait qu'il devait l'oublier mais faisait tout pour la garder vivante en lui, autour de lui. Il n'allait plus la revoir, ou oui, peut-être, mais déjà tout allait être bien mort et clair, de cette clarté qui lui répugnait et à laquelle depuis toujours il refusait d'adhérer, comme s'il s'agissait d'une secte ou d'un parti politique. Mais rien n'y faisait, tout dans cette ville lui rappelait cette femme, il était absolument sans arme dans ce lieu où l'amour, harcelant et ironique, chatouillait encore ses narines.

Ainsi, quand on lui proposa un contrat à Montréal, il accepta d'emblée, heureux de trouver enfin une porte de sortie. Et dans le train qui le menait vers la métropole, il se sentit aussitôt revivre, dégustant son repas comme s'il se fut agi d'un festin.

Il arriva tard le soir, se promena dans la ville, la regardant comme si jamais il en eût foulé le sol, la trouvant aussi exotique et enivrante que la plus lointaine contrée. Il marcha pendant des heures, libre enfin, s'amusant à regarder les visages des gens, leurs vêtements, leur façon de marcher et de s'arrêter aux coins des rues, et ces files

sans fin aux arrêts d'autobus, ces gens debout devant rien, être humain derrière être humain, sans mot, jusqu'au premier faisant face au trottoir, à la rue, à l'absence.

Il commençait vraiment à oublier la source de tous ses maux, quand il se dit qu'il lui faudrait trouver un endroit pour dormir, qu'il y avait bien l'amie d'Élodie, mais que non, cela allait lui rappeler... et d'un coup elle à nouveau en lui! De toute façon il n'irait pas, choisirait un hôtel et se rendrait au petit matin là où la conférence devait avoir lieu, Place Bonaventure, où il allait jouer à l'interprète et ainsi, nul doute, fuir à nouveau ce visage fin et ces yeux de chat, du moins le temps du double qu'il emprunterait.

L'hôtel s'appelait l'Astrid et cela, fort heureusement, ne lui rappela rien.

Le lendemain, il travailla toute la journée, mécaniquement, l'esprit à la fois ailleurs et concentré, comme une boule de lave durcie et refroidie. Il traduisit chaque mot d'un chef de police qui parla de vols de bateaux à voile et de trafic de chiens de race: rien, bref, qui put atteindre le fond rougi de son âme.

Le contrat se termina vers la fin de l'après-midi. Il était épuisé, il avait emprunté la peau d'un chef de police pendant huit heures, il ne savait plus trop où il en était. Il se promena dans la rue Sainte-Catherine, se surprit à traduire mentalement toutes les affiches (qui n'étaient pas déjà traduites), marchant le pas léger, s'éloignant peu à peu du chef de police et, à nouveau, d'Élodie.

Il marcha ainsi pendant des heures, se réconciliant, pour de bon pensait-il, avec la vie, captivé de plus belle par les regards, les accents, les vêtements, comme si les 250 kilomètres parcourus s'étiraient de minute en minute et qu'il fût plongé dans un vaste tourbillon qui allait le laisser vidé et lessivé sur le bord d'une mer au sable chaud et apaisant — où une femme sans nom lui caresserait les mains, pour ensuite les lui attacher à un arbre dans un grand éclat de rire auquel il se laisserait aller sans méfiance.

Mais la catastrophe le happa de nouveau lorsqu'il se rendit compte qu'il était en train de faire exactement ce qu'Élodie elle-même avait fait deux semaines auparavant: marcher des heures durant dans les rues de Montréal pour fuir l'autre et le laisser sombrer dans l'oubli. Il était déjà tard quand il comprit qu'il ne faisait que répéter ses gestes, que là encore il s'était joué, leurré: nul doute, c'était autre chose qu'il fallait faire, toujours autre chose,

et aussi exotique que Montréal semblât alors, c'était encore ailleurs qu'il devait chercher.

Las et dépité, il retourna vers l'hôtel avec l'intention d'y passer une autre nuit, malgré l'erreur, malgré la distance qui venait d'un coup de se rétrécir et de le ramener à l'étau infernal de ses nuits immobiles. Mais voilà que sur le chemin de l'hôtel, un détail réussit à le distraire. Il prêta l'oreille et entendit une phrase, une seule: «Ciao Emmanuel.» Phrase banale, insignifiante. Mais la femme, grande, cheveux noirs ramenés sous la nuque, lèvres rouges et scintillantes qui souriaient entrouvertes, la belle et étrange femme qui avait ainsi salué un jeune Vietnamien qui la dévorait d'yeux tristes et langoureux, lui parut d'un coup sortie directement d'un roman, sortie et retournée aussitôt, car deux secondes plus tard elle avait disparu, de même que le Vietnamien.

Émir resta songeur, oublia complètement son désarroi de l'heure et continua sa promenade, habité par les seuls mots «Ciao Emmanuel». Et dès lors il entendit des tas d'autres phrases toutes également sorties de romans fascinants. Il décida alors d'écrire un jour une histoire en n'utilisant ainsi que des bribes de conversations glanées au hasard des rues de Montréal, les mettant bout à bout jusqu'à ce que l'ordre ou le désordre leur donnât un sens, une musique, un plaisir. Les passants soudain racontaient des vies sans fin, leurs mots étaient riches et bouleversants d'enseignements: «Toi, tu as une force en toi pour construire ta vie, que lui n'a pas en ce moment.» Et le sérieux de la femme parlant ainsi à son mari, copain, chauffeur ou amant ne laissait aucun doute quant à la profonde importance de la vie et du monde. «Notre erreur, tu vois, aura été que je parlais de moi plutôt que de toi, et toi de toi plutôt que de moi», disait d'une voix tragique un jeune homme, citant Godard, à une femme plus âgée qui le regardait désespérée. Émir y ajouta le texte d'une réclame de boisson gazeuse et se dit qu'il y avait là tout ce qui lui ferait oublier à jamais Élodie, et toute l'étoffe du roman qui allait le transformer entièrement: fini l'auteur qui meurt avec ses personnages à la fin de l'histoire, il allait devenir écrivain-personnage qui vit éternellement entre les lignes, qui reste coincé entre les pages 87 et 88 lorsque le lecteur ferme le livre, et qui de là poursuit sa vie au cœur même du roman, personnage jusqu'à la mort, la vie devenant, enfin et pour toujours, un roman!

Il entra dans un café, tout près de l'hôtel, dans le but de prendre un verre avant la nuit et de jouir de sa nouvelle et radieuse indépendance.

Le pas léger, il alla s'asseoir à une table au beau milieu de la pièce crûment éclairée, commanda d'un geste généreux une coupe de cognac et s'empara de la revue qui traînait sur la table mouillée, la séchant d'un doigt et s'enfonçant sans souci dans la chaise rembourrée. Il ouvrit la revue, entendant encore les phrases éparses qui allaient constituer son roman définitif.

Il laissa glisser son regard sur les premières lignes; c'était une revue littéraire qu'il connaissait vaguement, qui allait sans doute le distraire, qui traiterait peut-être de son auteur préféré, d'un ami qui avait publié un recueil de nouvelles, du fou plaisir d'écrire.

Il feuilleta rapidement la revue, prit une lente gorgée de cognac, s'arrêta tout à coup à un article, le lut fébrilement, songeur soudain, le visage de plus en plus grave, puis saisi, puis crispé et en quelques secondes complètement défait. L'article parlait d'un livre, d'un miroir brisé, d'un homme au poing ensanglanté. Il était signé Élodie H.